



DOSSIER
Deporte y Totalitarismos

LE FOOTBALL: UN SPORT TOTALITAIRE? HISTOIRE PARALLELE DES FOOTBALLS ALLEMAND ET ITALIEN DANS L'ENTRE-DEUX- GUERRES

El fútbol: ¿Un deporte totalitario? Historia paralela del fútbol alemán e italiano en el período de entreguerras

Football: A totality sport? Parallel history of German and Italian footballs in between two wars

Paul Dietschy

Université de Franche-Comté

Recibido: 18-06-2018 - Aceptado: 22-11-2018

Cómo citar este artículo/Citation:

Paul DIETSCHY, "Le football: un sport totalitaire? Histoire parallèle des footballs allemand et italien dans l'entre-deux-guerres", *Hispania Nova*, 17 (2019), págs. 426-449.

DOI: <https://doi.org/10.20318/hn.2019.4528>

Copyright: © HISPANIA NOVA es una revista debidamente registrada, con ISSN 1138-7319 y Depósito Legal M 9472-1998. Los textos publicados en esta revista están –si no se indica lo contrario– bajo una licencia Reconocimiento-Sin obras derivadas 3.0 España de Creative Commons. Puede copiarlos, distribuirlos y comunicarlos públicamente siempre que cite su autor y la revista y la institución que los publica y no haga con ellos obras derivadas. La licencia completa se puede consultar en: <http://creativecommons.org/licenses/by-nd/3.0/es/deed.es>

Resumen: Los regímenes totalitarios han tratado de utilizar el deporte con fines políticos e ideológicos y de colocarlo en una posición alta en sus políticas deportivas. Primero quisieron acabar con la sociedad civil del fútbol eliminando las federaciones existentes o nombrando hombres leales a su cabeza. El fútbol se puso al servicio de la construcción del nuevo hombre, que no estuvo exento de problemas debido a la cultura profesional e internacional del juego. Finalmente, los regímenes totalitarios buscaron subvertir el internacionalismo en el fútbol, imponiendo sus valores y rituales o negándose a participar.

Abstract: Totalitarian regimes have tried to use sport for political and ideological purposes and place it in a high position in their sports policies. First they wanted to put an end to the civil society of football by eliminating the existing federations or by appointing men loyal to their heads. Football was put at the service of the construction of the new man, who was not exempt from problems due to the professional and international culture of the game. Finally, totalitarian regimes sought to subvert internationalism in football, imposing their values and rituals or refusing to participate.

Palabras clave: Fascismo, fútbol, relaciones internacionales, estalinismo, totalitarismo.

Key Words: Fascism, football, international relations, Stalinism, totalitarianism

INTRODUCTION

Régime de la terreur, culte du chef, parti de masse unique, contrôle centralisé de l'économie, autant de traits communs généralement retenus pour regrouper les trois grandes dictatures des années trente sous l'adjectif « totalitaire ». A ces éléments s'ajoute la poursuite d'une politique sportive ambitieuse. La construction de « homme nouveau », qu'il fût fasciste, nazi ou communiste, passait en effet par ces « arènes totalitaires¹ » que devinrent les gymnases et les stades à partir des années trente. La plasticité du sport, que les idéaux de la démocratie libérale comme ceux des doctrines totalitaires pouvaient justifier, permit de le projeter au cœur des démonstrations symboliques de la puissance. Le corps sportif concentrait en lui-même bien des caractères constitutifs des idéologies fasciste et nazie : l'anti-intellectualisme, le bellicisme, ou encore le racisme (à partir de 1938 pour l'Italie). Et même si les femmes eurent aussi leurs exercices physiques, ce culte du corps, notamment sportif, exaltait d'abord « la masculinité ». Les projets militaires des dictatures totalitaires fasciste et national-socialiste impliquaient aussi, une survalorisation du corps du soldat que les exercices physiques étaient appelés à forger. En un sens, les journalistes qui décrivaient à l'envi les matchs de football comme des batailles et célébraient les « canonnières » des équipes victorieuses pouvaient intégrer le football dans ce projet. Mais le football constitua très vite une sorte de dilemme pour les autorités sportives totalitaires. On ne pouvait s'en passer parce qu'il restait le *people's game* et qu'il s'intégrait toujours plus dans les relations internationales. Il n'en fallait pas moins tenter de l'amender en luttant contre les pratiques mercenaires de ses joueurs et de ses clubs, le localisme et le sectarisme de ses supporters. Le résultat fut bien évidemment bien ambivalent autant dans l'Italie fasciste que dans l'Allemagne national-socialiste.

¹ Daphné BOLZ, *Les Arènes totalitaires. Hitler, Mussolini et les jeux du stade*, Paris, CNRS paréditions, 2008.

DETRUIRE LA SOCIÉTÉ CIVILE DU FOOTBALL

Les régimes totalitaires ont eu pour projet d'imposer une emprise totale sur les populations qu'ils dominaient en détruisant toutes les entités de la société civile et en les remplaçant notamment par des organisations de loisir comme le *Dopolavoro* en Italie ou le *Kraft durch Freude* en Allemagne et par celles qui réunissaient enfants, jeunes ou femmes. Le sport n'échappa pas à cette prise de contrôle de ses fédérations et associations et qui commença par des manœuvres d'épuration. Même s'ils avaient constamment quêté la reconnaissance des pouvoirs politiques, escomptant honneurs et subventions, les organisations sportives, au moins en Allemagne et en Italie, formaient un espace social indépendant de l'État et des organisations politiques, à l'exception du sport catholique, social-démocrate ou communiste. Or, dès leur arrivée au pouvoir, fascistes et nazis investirent les fédérations et épurèrent les clubs de leurs membres « indésirables ».

En 1925, le Comité olympique national italien (CONI) fut placé sous la direction de Lando Ferretti, un ancien combattant, fasciste de la première heure et fin lettré. Ferretti transforma le CONI en « une fédération des fédérations » chapeautant l'ensemble des entités sportives et régulant le sport par des textes tels que la Charte des Sports (1928). Dans le domaine du football, Leandro Arpinati, le *ras* (fasciste) de Bologne, était nommé, comme ses pairs, et non plus élu président de la FIGC. Cette nomination revêtait un sens politique: il convenait de substituer à l'« anarchie parlementaire », qui avait marqué l'après-guerre de la Federazione italiana giuoco calcio (FIGC), le principe de l'autorité fasciste.

En Allemagne, le personnel du Deutscher Fussball Bund (DFB) avait communié dans la foi nationaliste des milieux conservateurs sous la République de Weimar alors que les dirigeants de club avaient bénéficié des politiques municipales de construction d'équipements sportifs. En Rhénanie, le maire de Cologne, Konrad Adenauer, avait par exemple, édifié le Müngersdorfer Stadion². Après la nomination par le maréchal Hindenburg d'Adolf Hitler au poste de chancelier le 30 janvier 1933, les dirigeants du DFB s'adaptèrent immédiatement à la nouvelle donne politique et abandonnèrent sans sourciller, *Führerprinzip* oblige, le système électif et démocratique qui présidait aux destinées du sport. De même, le DFB fut intégré en 1938 sous la dénomination de Fachamt Fussball, spécialité football, dans le Nationalsozialistischen Reichsbund für Leibesübungen, la Confédération

² Gehrard FISCHER et Ulrich LINDNER, *Stürmer für Hitler. Vom Zusammenspiel zwischen Fussball und Nationalsozialismus*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 1999, p. 47.

nationale-socialiste des exercices physiques, la nouvelle structure interfédérale directement soumise au parti nazi.

Placé en première ligne, Felix Linnemann, leur président, soutint naturellement la nomination du chef SA de Dresde, Hans von Tschammer und Osten, au poste de Reichskommissar für Sport en avril 1933, puis à celui de Reichssportführer au mois de juillet suivant. Nationaliste et conservateur sous Weimar, haut-fonctionnaire de la police criminelle dans la vie professionnelle, Linnemann incarna la nazification progressive tant du football allemand que de la police³, puisqu'il adhéra au NSDAP en 1937 avant de rejoindre la SS en 1940⁴. Aussi appliqua-t-il immédiatement les dispositions antijuives. Le 19 avril 1933, il fit annoncer dans *Der Kicker* (dont le directeur Walther Bensemman avait dû quitter les rênes quelques semaines plus tôt en raison de ses origines juives) l'expulsion des Juifs et des membres des mouvements sportifs marxistes du DFB. L'épisode marquait en un sens la revanche de la direction « bourgeoise » et « aryenne » de la fédération contre ses opposants qui avaient contesté l'orientation idéologique de l'organisation. Dans *Der Kicker*, Walther Bensemman s'était toujours élevé contre le nationalisme et le militarisme dont on prétendait habiller le football. L'arrivée des nazis éloigna également les dirigeants et entraîneurs juifs du football allemand. Elle mit fin au projet de Reichliga, une ligue professionnelle, au prétexte qu'il s'agissait « d'enjuiver » le football allemand par le culte de l'argent. De dangereux précédents avaient annoncé la tourmente. Lorsque le Bayern de Munich avait éliminé (2-0) le FC Nuremberg en demi-finale du championnat d'Allemagne (15 mai 1929), la presse nationale socialiste avait violemment attaqué Jenö Konrad, l'ancienne vedette du MTV Budapest et de l'Amateure Vienna, l'entraîneur de l'équipe qui avait dominé le football weimarien. Le lendemain du match, en effet, *Der Stürmer*, l'hebdomadaire nazi fondé par Julius Strasser, éructait : « Le juif ruine le club [...]. Reprends tes esprits et réveille-toi. Achète un billet à ton entraîneur pour qu'il parte à Jérusalem. Redeviens allemand pour te redresser ou le judaïsme va t'anéantir⁵ ». Moins d'un an après, le Bayern remportait le premier titre de champion d'Allemagne (12 juin 1933), en disposant de l'Eintracht de Francfort (2-0), victoire dont le stade (de football) de

³ Hubert DWERTMANN « Sportler-Funktionäre-Beteiligte am Massenmord », *SportZeiten. Sport in Geschichte, Kultur und Gesellschaft*, vo. 5, n° 1 (2005), p. 16.

⁴ *Ibidem.* p. 28.

⁵ Cité par Ulrich PFEIL, « Le Bayern de Munich », *We are football*, dirección web (<http://www.wearefootball.org/PDF/le-bayern-de-munich.pdf>), fecha de consulta (20/11/2018).

Nuremberg avait été le théâtre. L'organisation du club avait été prestement décapitée par l'antisémitisme national-socialiste. Le président Kurt Landauer qui, depuis 1913, avait modernisé le Bayern en lançant une première politique de formation et en souscrivant des assurances pour les joueurs, avait du démissionner dès le 22 mars 1933. Interné au camp de Dachau quatre semaines durant, après la nuit de Cristal, il put cependant émigrer en Suisse (mai 1939) et rejoignit Otto Beer, l'ancien responsable des équipes junior du Bayern. Plus globalement, l'aryanisation des magasins munichoïses priva le Bayern du soutien financier des commerçants juifs⁶.

Le régime hitlérien et la fédération allemande de football entendaient en finir définitivement avec des organisations comme le Kampfgesellschaft für Sportheinheit, appendice sportif du KPD le parti communiste allemand, et l'Arbeiter-Turn-und Sportbund, son concurrent du SPD, qui contestaient l'hégémonie du DFB. Cette hégémonie s'était pourtant imposée durant la république de Weimar (1919-1933). Ainsi, à Hamborn dans la Ruhr occidentale, 88% des footballeurs d'extraction populaire s'étaient engagés dans des équipes « bourgeoises⁷ » à la fin des années vingt. Ce choix n'impliquait pas un engagement idéologique, les mêmes, dans le même temps, votant majoritairement pour les partis ouvriers. Il s'agissait surtout de pouvoir pratiquer un sport « apolitique », sans être « tenu de participer à des manifestations politiques ou à des campagnes électorales » puisque aucun sportif n'avait jamais été « obligé par le DFB de se mobiliser en faveur d'un quelconque parti ou d'une organisation syndicale jusqu'au 30 janvier 1933⁸ ». Surtout, alors que les pages sportives sociales-démocrates ou communistes refusaient de célébrer les prouesses individuelles, le sport bourgeois satisfaisait le narcissisme sportif des pratiquants, tout en plaçant sous les feux de la rampe les *working class heroes* des pelouses comme « le duo d'attaque Fritz Szepan et Ernst Kuzorra de Schalke 04 qui n'était certainement pas l'équipe la moins populaire parmi les travailleurs⁹ ».

L'échec d'un football ouvrier se révélait tout aussi patent en Italie où s'était formé un embryon de mouvement sportif socialiste, patronné après-guerre par Giacinto Serrati, l'un

⁶ *Ibidem*.

⁷ Siegfried GEHRMANN, « Volontà ideologica e realtà sociale : movimento sportivo operaio e sport borghese a confronto della Repubblica di Weimar », *Ricerche Storiche*, n° 2, vol. 19, (mai-août 1989), p. 325.

⁸ *Ibidem.*, p. 335.

⁹ *Ibidem.*, p. 336.

des chefs des maximalistes, l'aile gauche du Parti socialiste italien, et fondateur de la revue *Sport e Proletariato*. Serrati proclamait que si « le sport [servait] à la bourgeoisie à influencer les jeunes travailleurs », il fallait que les « partis prolétaires [apprennent] à s'en servir à leurs propres fins¹⁰ ». De même, l'*Ordine Nuovo* d'Antonio Gramsci célébrait les tournois amicaux prolétariens auxquels participaient des équipes aux noms évocateurs de « Carlo Marx » ou « Primo Maggio¹¹ ». Toutefois, les jeunes ouvriers penchaient déjà, dans le domaine du sport, pour les équipes bourgeoises « apolitiques » alors que la culture antisportive du PSI n'avait au total produit qu'un embryon de mouvement sportif ouvrier. La dictature définitivement installée en janvier 1925 l'élimina sans problèmes.

LE FOOTBALL ET LA CONSTRUCTION DE L'HOMME NOUVEAU

Ce qui pouvait éloigner les ouvriers des équipes de classe jouait cependant *contrario* contre un football que les régimes totalitaires entendaient politiser. La recherche simple du plaisir et de *l'excitement* constituait toujours une part du pouvoir d'attraction que le jeu exerçait dans des sociétés soumises à une urbanisation et une industrialisation croissantes. De plus, la référence britannique et internationaliste du football, une culture professionnelle, vite qualifiée de « mercenaire », nourrirent les préventions des fascistes et des nazis les plus intransigeants à l'égard du jeu. Dans la seconde moitié des années vingt, le *calcio* était non seulement associé aux désordres des stades, mais également à la corruption après que, en novembre 1927, les dirigeants du Torino, le comte Marone propriétaire de Cinzano en tête, avaient été convaincus de corruption active. Ils avaient, semble-t-il, au moins persuadé le défenseur de la Juventus, Luigi Allemandi, de lever le pied pendant un match essentiel pour la conquête du premier *scudetto granata*. L'affaire avait emprunté une coloration politique puisque Arpinati s'en remit directement au secrétaire fédéral du parti fasciste à Turin, le comte Di Robilant, pour former une nouvelle équipe de dirigeants après la radiation des présumés coupables en novembre 1927.

Au lendemain de l'affaire, Lando Ferretti stigmatisa la culture du *calcio* : « Certes le football – écrivait-il dans son ouvrage-bréviaire sur le sport paru en 1928 – a puissamment

¹⁰Cf. Sandro PROVVISONATO, « Terzini d'attacco. L'alternativa di sport e proletariato », *Lancillotto e Nausica*, n° 3, (décembre 1986), p. 66-74.

¹¹ « Sport proletario. Gli incontri amichevoli du foot-ball », *Ordine Nuovo*, 3 juillet 1922.

contribué à [la] reprise [du sport après la guerre], mais aujourd'hui son professionnalisme naissant et les trop âpres rivalités de clocher qu'il suscite compromettent son développement futur¹².» De même, son successeur à la tête du CONI de 1928 à 1930, le secrétaire national du parti fasciste, Augusto Turati, escrimeur émérite, tenta de limiter l'essor du football en faisant interdire sa pratique dans le *Dopolavoro*, l'organisation de loisirs fasciste créé le 1^{er} mai 1925. Il voulut lui substituer la *volata*, un sport collectif créé de toute pièce à l'usage des dopolavoristes. Il érigea également le rugby, un sport réintroduit en Italie en 1927 grâce au soutien français, au rang de sport fasciste par excellence, parce que discipline de combat¹³.

Cependant, la *volata* disparut avec la disgrâce politique de son mentor et le rugby, dix ans après sa réintroduction, n'attirait pas plus de 2868 licenciés - soit 1,8 % des effectifs de la fédération du *calcio*, le sport-roi de la jeunesse urbaine italienne depuis les années vingt. En Allemagne, le succès populaire du football avait propulsé le DFB au premier rang des fédérations du continent européen, puisqu'il rassemblait 598 970 joueurs en 1936¹⁴.

Le football eut pour première fonction de compléter l'éducation paramilitaire et l'entraînement aux sports de base (natation, athlétisme) et de combat (boxe, lutte, jiu-jitsu) que dispensaient les organisations de jeunesse, tout en attirant les réfractaires puisque nul ne pouvait s'inscrire dans une équipe de football s'il n'avait sa carte de la *Hitlerjugend*, les jeunesses hitlériennes. L'interprétation militaire qui avait été donnée au football au début du siècle fut reprise : jeu d'opposition impliquant tactique, volonté, obéissance au capitaine, le football développait l'esprit de corps et la volonté de vaincre au sein de l'idéologie du « *Kampf ums Dasein* », la lutte pour la vie. En Italie, la fédération amateur ULIC qui s'adressait principalement aux jeunes avait été renommée *Sezione Propaganda*. Dès 1932, les Fasci Giovanili di Combattimento (18-21 ans) bénéficièrent d'avantages pour les inciter à engager des équipes dans le championnat amateur alors que le *calcio* était intégré en 1935 au programme sportif des Littoriali, les olympiades de la jeunesse universitaire

¹² Lando FERRETTI, *Il Libro dello Sport*, Milan, Libreria del Littorio, 1928, p. 164.

¹³ Cf. Paul DIETSCHY, « Le rugby sport fasciste ? Les difficiles débuts du ballon ovale en Italie sous Mussolini (1927-1940) », in Jean-Yves GUILLAIN et Patrick PORTE, *La Planète est rugby. Regards croisés sur l'Ovalie*, tome II, Biarritz, Atlantica, 2007, p. 125-143.

¹⁴ Chiffres tirés du *Fußball-Jahrbuch 1937*, p. 66.

fasciste. Ces mesures revenaient à fasciser la culture du football tout en proposant une activité autrement plus attractive que les démonstrations paramilitaires.

DIVERTIR OU EDIFIER LES MASSES ?

La deuxième mission assignée au ballon rond fut de divertir les masses dans un cadre qui rappelait la symbolique politique du régime. De fait, les matchs étaient toujours précédés et conclus par le salut fasciste ou nazi exécuté par les joueurs en direction de la tribune regroupant les « autorités politiques ». Aussi bien le *Dopolavoro* que la *Kraft durch Freude*, la force par la joie, les deux organisations paraétatiques chargés des loisirs, offrirent des billets à tarif réduit pour assister aux rencontres de championnat. De même, les deux régimes eurent une action modernisatrice en faveur du haut niveau. Leandro Arpinati créa lors de la saison 1929-1930, le championnat de série A à poule unique regroupant les meilleures équipes transalpines. Pour sceller définitivement l'unité du football italien, le régime décida même d'incorporer autoritairement trois équipes qui n'avaient pu gagner sportivement le droit de figurer en série A mais qui, du point de vue de la symbolique « risorgimentale », ne devaient pas être cantonnées en série B : la Lazio de Rome, Naples et la Triestina, l'équipe de Trieste¹⁵. Ainsi, fut créée l'une des institutions les plus solides de la vie nationale italienne jusqu'à aujourd'hui. De même, les hiérarques locaux purent réduire le nombre de clubs afin de faire naître des sociétés plus solides. A Milan, l'Internazionale fusionna ainsi en 1928 avec l'US Milanese sous le nom plus italien et potentiellement moins subversif d'Ambrosiana-Inter. La réunion de la Libertas et du Club Sportivo Firenze permit de créer la Fiorentina en 1926 et le regroupement de quatre équipes romaines engendra l'AS Roma en 1927¹⁶.

Après l'interdiction de l'usage de joueurs étrangers introduite par la Charte de Viareggio en 1926, les clubs italiens purent continuer à recruter à l'étranger afin de remplacer les attaquants tel Ferenc Hirzer, l'ancien attaquant virtuose du Makkabi Budapest, surnommé la gazelle, qui avait permis à la Juventus de Turin de remporter un second titre de champion d'Italie en 1925 sous la direction de l'entraîneur hongrois Jenő

¹⁵ Antonio GHIRELLI, *Storia del calcio in Italia*, Turin, Einaudi, 1990, p. 102. Naples et Lazio avaient fini le championnat précédent à égalité de points et il était nécessaire de renforcer, au côté de l'AS Roma, le contingent des formations centro-méridionales.

¹⁶ Antonio PAPA et Guido PANICO, *Storia sociale del calcio in Italia*, Bologne, Il Mulino, 2002, p. 130.

Karoly. L'artifice consista à renouer avec les racines italiennes des meilleurs footballeurs sud-américains. La loi du 13 juin 1912 avait au demeurant déjà prétendu « conserver le sentiment d'italianité » des émigrés¹⁷, en affirmant que « la nationalité italienne, transmise par le droit du sang, se [perdait] uniquement par acte volontaire » et que « la nationalité italienne perdue suite à l'acquisition spontanée d'une nationalité étrangère [était] recouvrée en cas de retour en Italie »¹⁸. Grâce à l'application de cette loi toujours en vigueur sous le fascisme, plus de 118 descendants d'Italiens partirent monnayer leur talent dans la mère-patrie de 1929 à 1943 dans des clubs de série A et B¹⁹. Ils participèrent pleinement à l'essor du football italien en contribuant aussi, à l'image d'un Orsi ou d'un Monti, aux victoires internationales des équipes italiennes et en enseignant une technique individuelle plus raffinée à leurs partenaires.

La réorganisation territoriale qu'opéra le parti nazi comporta également ses versants modernisateurs. Certes, le championnat gardait une formule finale par élimination directe, à laquelle fut adjointe à partir de 1935 une coupe nationale ouverte à tous les clubs, baptisée Tschammer-Pokal en l'honneur du Reichssportführer. Elle perdura jusqu'en 1943. Mais les phases régionales se disputaient désormais disputées dans le cadre des *Gauliga*, c'est-à-dire les ligues des 16 *Gaue*, ces provinces de l'Allemagne nationale-socialiste, ce qui entraîna « une réduction considérable du nombre d'équipes dans les divisions inférieures et aboutit à une concentration de spectateurs autour des équipes restantes²⁰ ». On touche là l'un des points essentiels qui divise aujourd'hui les chercheurs allemands s'intéressant au football sous le nazisme. Au point de déclencher une nouvelle « querelle des historiens » sur un mode mineur et sportif. En 2005, l'historien Nils Havemann a publié une étude institutionnelle du DFB sous le nazisme commanditée par la fédération allemande²¹. Pour lui, ses dirigeants cherchèrent d'abord à asseoir l'hégémonie de leur sport et la solidité financière de leur organisation avant de partager l'idéal national-socialiste. Le business,

¹⁷ Ferruccio PASTORE, « Droit de la nationalité et migrations internationales : le cas italien », in Patrick WEIL et Randall Hansen (dir.), *Nationalité et citoyenneté en Europe*, Paris, La Découverte, 1999, p. 95-117.

¹⁸ Ibidem.

¹⁹ Pierre LANFRANCHI et Matthew TAYLOR, *Moving with the ball*, Oxford, Berg, 2001, p. 83.

²⁰ Christiane EISENBERG, « Histoire du football professionnel en Allemagne », in Henri HELAL et Patrick MIGNON (dir.), « Football. Jeu et société », *Les cahiers de l'INSEP*, n. 25, année 1999, p. 175.

²¹ Nils HAVEMANN, *Fussball untern Hakenkreuz : Der DFB zwischen Sport, Politik und Kommerz*, Francfort, Campus Verlag, 2005.

même si le football restait officiellement hors du professionnalisme, passait en quelque sorte avant l'établissement de l'ordre nouveau. Cette volonté d'« historiciser » le football « sous la croix gammée », c'est-à-dire de le resituer finalement dans les évolutions qui caractérisèrent les sociétés européennes dans les années trente, a été fortement contestée par des chercheurs qui considèrent que l'action des dirigeants du football allemand fut beaucoup moins innocente que ne semble le penser Havemann²².

En tout cas, malgré le maintien officiel de l'amateurisme, « le processus de commercialisation et de professionnalisation progress[a] sans véritable interruption²³ ». La grande équipe de l'ère nationale-socialiste fut celle de Schalke 04 qui avait fait les frais de la lutte contre l'amateurisme marron à la fin de la République de Weimar. La formation de Gelsenkirchen remporta en effet six titres en 1934, 1935, 1937, 1939, 1940 et 1942, et perdit trois finales en 1933, 1938 et 1941, tout en devenant la première équipe à réaliser le doublé coupe-championnat en 1937.

Faut-il en conclure que les représentants de l'aristocratie ouvrière des mineurs s'étaient convertis au national-socialisme ? En tout cas, ils purent vivre de leur art, « en toute impunité », tout en bénéficiant du statut d'amateurs, et, pour certains, travailler encore à temps partiel dans les entreprises minières et sidérurgiques. Outre leur origine sociale et géographique, presque tous étaient nés à Gelsenkirchen et se connaissaient souvent depuis l'enfance, les joueurs de Schalke 04 étaient aussi unis par d'étroits liens familiaux. En d'autres termes, l'équipe des mineurs de la Ruhr fut la grande équipe allemande de la période nazie et symbolisa, dans la sphère du football, la conquête des masses ouvrières qu'opéra le régime.

Les initiatives en matière de loisirs, notamment sportifs que proposait l'organisation *Kraft durch Freude* dont les adhérents au Front du Travail, le syndicat-corporation dirigé par Robert Ley, étaient membres de droit, exerçaient « une séduction considérable sur les ouvriers²⁴ » dans la seconde moitié des années trente. Mais ces derniers se comportaient souvent eux aussi, à l'instar des autres participants des loisirs encadrés par les organisations paraétatiques, « en clients-consommateurs », insensibles au contenu

²² Lorenz PEIFFER et Dietrich SCHULZ-MARMELING (dir.), *Hakenkreuz und rundes Leder: Fussball im Nationalsozialismus*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2008.

²³ Christiane EISENBERG, « Histoire du football professionnel en Allemagne », *op. cit.*, p. 174.

²⁴ Jean SOLCHANY, *L'Allemagne au XX^e siècle*, Paris, PUF, 2003, p. 233.

idéologique du régime, au point qu'il y aurait fallu, comme ironisait Goering, « moins de Joie et plus de Force », ²⁵.

En Italie, les *tifosi*, terme forgé au début des années trente pour désigner les supporters atteints par le *tifo*, littéralement le typhus, la passion pathologique du football, pouvaient aussi passer pour des « indifférents » du stade. Publié en 1929, le premier roman d'Alberto Moravia scandalisa parce que ses personnages ne manifestaient ni sympathie, ni antipathie pour le régime fasciste, se plaçant hors d'atteinte de toute préoccupation politique. Les *tifosi* communiaient dans la foi d'une couleur peu orthodoxe, le rouge foncé ou sang dans les cas de l'AS Roma ou du Torino, voire dans des symboles un peu puérils ou volontiers virils que diffusaient la presse sportive et le dessinateur Carlin du *Guerin Sportivo* - zèbre pour la Juventus, taureau pour le Torino, diable pour le Milan, etc. Et, pendant les années du « consensus » qui rassembla autour de Mussolini une majorité d'Italiens entre 1929 et 1936, la presse aimait rapporter leurs obsessions et excentricités qui entretenaient des rapports distants avec la « religion du politique » que Mussolini s'efforçait d'imposer. En revanche, avec la campagne d'Ethiopie (automne 1935) puis avec le tournant antibourgeois et totalitaire du fascisme, l'espace dédié au sport se réduisit dans les quotidiens généralistes, alors que les vertus martiales et les origines ouvrières de certains footballeurs étaient mises en exergue.

Pourtant, dès que les bruits de bottes commencèrent à résonner, les vedettes d'origine sud-américaines oublièrent subitement leur italianité pour ne pas avoir à accomplir leurs obligations militaires. Elles cherchèrent, par divers moyens, à rentrer au pays. Ainsi, Raimundo Orsi revint en Argentine en avril 1935, après avoir obtenu l'autorisation de la Juventus et de la FIGC, ce qui permettait d'affirmer qu'il ne s'agissait pas « d'une défection assez déplorable [à] ce moment ²⁶ », quand les champions devaient aussi montrer l'exemple patriotique. En revanche, trois footballeurs plus jeunes, Scopelli, Stagnaro et Guaita, en âge d'aller marcher sur Addis-Abeba avaient « quitté l'Italie en rompant leurs contrats ²⁷ ». Arrêtés à la frontière alors qu'ils venaient de recevoir leur convocation pour une visite

²⁵ Pierre AYÇOBERRY, *La société allemande sous le III^e Reich 1933-1945*, Paris, Points-Seuil, 1998, p. 186.

²⁶ «Orsi torna in Argentina», *La Stampa*, 4 avril 1935.

²⁷ Archives FIFA, série Correspondance avec les associations nationales, dossier Argentine, lettre-circulaire d'Ivo Schricker aux associations nationales affiliées datée du 30 septembre 1935.

médicale militaire²⁸, leur désertion dévoilait les limites d'une politique d'immigration sportive dans laquelle l'appât du gain l'emportait très largement sur le sentiment d'appartenance à la nation italienne.

En Allemagne, la limite séparant l'indifférence de la conscience politique était ténue, alors qu'un « rejet partiel du national socialisme existait dans de larges secteurs de la population en même temps qu'une partielle acceptation²⁹ ». L'Anschluss footballistique illustra parfaitement les sentiments contradictoires que le football pouvait susciter. Afin de renforcer le sentiment pro-allemand avant le référendum devant sanctionner l'entrée des troupes allemandes en Autriche, un match opposant les joueurs de l'Ostmark, c'est-à-dire les footballeurs du *Wunderteam* à ceux de l'Altreich, le reste du territoire du Troisième Reich, fut organisé à Vienne le 3 avril 1938. Loin d'en faire une partie de complaisance s'achevant sur un nul convenu d'avance, les joueurs autrichiens, habillés de leurs couleurs rouges et blanches, dominèrent leurs nouveaux « compatriotes » 2-0. Après le deuxième but de son équipe, marqué par l'arrière Karl Sesta, Mathias Sindelar « courut vers la tribune où se tenaient tous les gros bonnets nazis et exécuta une danse de joie³⁰ ». Toutefois, ce type de manifestation signait plus le refus de l'hégémonie prussienne que l'opposition au national-socialisme. Ce sentiment prévalut dans les confrontations opposant désormais Schalke 04 aux clubs autrichiens en championnat d'Allemagne, du terrible 0-9 encaissé par Admira Vienna en finale au stade olympique de Berlin (juin 1939), aux débordements de supporters provoqués par la venue de l'équipe de la Ruhr ou du SpVgg Furth à Vienne (automne 1940). La SS en venait à affirmer qu'« aucun événement sportif impliquant les équipes originaires de l'Ostmark à celle de l'"Altreich" ou même un arbitre de l'"Altreich" ne se déroul[ait] sans des incidents et des scènes inadmissibles³¹ ». De même, la victoire du Rapid de Vienne contre Schalke en finale du championnat 1941 fut célébrée comme une résurrection du football viennois et des dizaines de milliers de supporters vinrent attendre leurs héros à la Westbahnhof de Vienne. Ces héros furent, dans les mois qui suivirent,

²⁸ Antonio GHIRELLI, *Storia del calcio in Italia, op. cit.*, p. 145.

²⁹ Ian KERSHAW cité par Matthias MARSCHIK, « Between Manipulation and Resistance: Viennese Football in the Nazi Era », *Journal of Contemporary History*, 1999, vol. 34 n° 2, p. 216.

³⁰ Wolfgang MADERTHANER cité par Matthias Marschik, *ibidem.*, p. 222.

³¹ *Ibidem.*, p. 225.

mobilisés pour combattre sur le front oriental³². De même, la mort par asphyxie de Mathias Sindelar et de sa maîtresse italienne le 23 janvier 1939 furent tenus pour un assassinat accompli par les nazis.

Malgré la réalité de cette haine sportive et le fait que les « termes "Prussien", "Germain", "Pfiecke » employés par les supporters viennois « étaient partiellement synonyme de "nazis"³³ », une grande ambiguïté caractérisait le football autrichien. Les grands clubs acceptèrent le patronage des dignitaires nationaux-socialistes de la capitale. Redevenu officiellement « amateur » en vertu de la prohibition nazie du professionnalisme, Mathias Sindelar acheta un café « aryansé » à un commerçant juif, payant cependant au « propriétaire qu'il connaissait bien, une somme approchant la vraie valeur du bien³⁴ ». De même, les débordements des stades étaient partiellement tolérés. Comme en Italie où, dans les années trente, les antagonismes régionaux trouvaient un exutoire, les tribunes des enceintes sportives formaient des espaces de relative autonomie à l'égard de l'emprise totalitaire. Si les supporters ne pouvaient être assimilés aux rassemblements « océaniques » des fêtes fascistes ou des congrès du parti de Nuremberg, s'ils ne pouvaient offrir le spectacle de ces corps modelés en un seul alignement, ils ne représentaient pas une menace subversive.

En fait, au-delà de la violence et de la terreur, la « fascination » que le nazisme et le fascisme ont exercée sur les masses allemandes et italiennes, est aussi passée par les spectacles de la culture de masse européenne. De même que la majeure partie de la production cinématographique de l'UFA et de Cinecittà se déclinait en comédies légères et sentimentales - les films expressément idéologiques comme *Scipion l'Africain* (1937) de Carmine Gallone ou le *Juif Süß* (1940) de Veit Harlan demeurant l'exception - les compétitions de sports anglais (et non les démonstrations sportivo-martiales) formèrent l'essentiel des divertissements sportifs des régimes fasciste et nazi. Le football et son professionnalisme affiché ou larvé, participait de la société de consommation que proposaient aussi les totalitarismes. Ils contribuaient aussi à en alimenter le mirage, à

³² *Ibidem.*, p. 226.

³³ *Ibidem.*, p. 225.

³⁴ Roman HORAK et Wolfgang MADERTHANER, « A Culture of Urban Cosmopolitanism: Uridil and Sindelar as Viennese Coffee-House Heroes », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 13, n° 1, (mars 1996), p. 153.

l'image des ouvriers qui souscrivirent financièrement au projet de la Volkswagen, sans pouvoir conduire une « voiture du peuple » avant le « miracle allemand » des années 1950.

SUBVERTIR L'INTERNATIONALISME DU FOOTBALL

Le football constitua cependant aussi un formidable instrument de mobilisation de la population masculine par le biais des médias et notamment de la radio. Le pays le mieux équipé fut sans conteste l'Allemagne où la fabrication en série du récepteur du peuple, puis du petit récepteur allemand, permit de toucher 16 millions de foyers en 1941. En Italie, l'*Ente Italiano Audizioni Radiofoniche* avait commencé de retransmettre en direct du football lors de la rencontre internationale Hongrie-Italie en mars 1928. Même si au début des années trente le nombre des abonnés ne dépassait pas le chiffre de 70 000, l'écoute collective, en famille, dans les bars ou au Dopolavoro, permit de toucher sans doute plus de 5 millions d'auditeurs en 1935³⁵. Malgré l'hostilité de la presse écrite qui la considérait comme un dangereux concurrent et les réticences de la FIGC et des clubs qui craignaient que les émissions sportives ne vidassent les stades³⁶, la retransmission radiodiffusée du match de football connut un grand succès, notamment grâce au talent de Niccolò Carosio, un ancien étudiant vénitien, qui sut transformer le reportage sportif en récit héroïque chargé de pathos et de rhétorique fasciste. Il resta cependant la « voix des Italiens » sur les terrains de sport après la chute du fascisme. Ainsi, le régime fasciste sut se servir du nationalisme sportif, de même que son homologue national-socialiste qui envoya en Italie en 1934, via l'organisation *Kraft durch Freude*, des wagons de supporters agiter de grands drapeaux à croix gammée dans les stades italiens.

Mais l'usage du football intégrait pleinement les politiques étrangères des régimes totalitaires. À dire vrai, ceux-ci n'étaient pas les premiers puisque la diplomatie française, dès 1920, avait inclus le sport dans l'emploi du *soft power* en créant une section « Sport et Tourisme » au sein du Service des œuvres françaises à l'étranger (SOFÉ), l'un des organes de propagande du Quai d'Orsay. Les fonds du SOFÉ servaient à soutenir les intérêts français dans les organisations internationales sportives, à financer les déplacements des

³⁵ Gianni ISOLA, « Les hérauts du foot : l'invention du reportage sportif à la radio italienne », *Sociétés et représentations*, n°7, décembre 1998, p. 296.

³⁶ Antonio PAPA, *Storia politica della radio in Italia. Volume 1. Dalle origine agli anni della crisi economica 1924-1934*, Naples, Guida Editori, 1978, p. 144.

athlètes et à aider la création de clubs sportifs dans des pays alliés comme la Roumanie et même en Sarre³⁷. Toutefois, la politique sportive extérieure de la France visait au premier chef à maintenir le rang de la France dans l'ordre sportif mondial ; celle des pays totalitaires fut de le subvertir par une politisation radicale de ses manifestations.

Pour l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie, il fallait en effet pénétrer l'internationalisme sportif, tout en réfutant ses idéaux d'entente et de paix, comme l'affirmait Lando Ferretti: « Réagissons – prêchait-il dans *Il Libro dello Sport* – contre la formule de compétition "le sport pour le sport" qui réduirait l'éducation sportive à un passe-temps sans but, à un jeu sans âme, à un spectacle vide. Et réagissons, encore plus violemment, contre la tentative de faire du sport un instrument de triomphe d'idéaux politiques qui lui sont antithétiques : internationalisme sportif et sport de classe en sont les folles et grotesques contradictions³⁸. » Outre les prestations de l'équipe d'Italie en Coupe du monde, les victoires obtenues par les équipes de club sonnaient comme autant d'hommages aux vertus « italiennes » des footballeurs transalpins. Ainsi, le succès de l'équipe de Bologne, championne d'Italie en 1936, 1937 et 1939, au tournoi de l'Exposition internationale de Paris disputé en mai-juin 1937 fut interprété comme une autre affirmation fasciste dans le cadre de manifestations dont la charge idéologique, à l'image de l'opposition entre les palais d'exposition allemand et soviétique, était forte. Surtout le tournoi réunissait les plus grands clubs européens et les joueurs de Bologne surpassèrent leurs adversaires, le FC Sochaux en quart demi-finale (4-1), Slavia de Prague ensuite, (2-0). Les footballeurs émiliens donnèrent enfin une leçon de football (4-1) à leurs adversaires du FC Chelsea qui ne comptaient pas, il est vrai, parmi les meilleures équipes du championnat anglais dans un Parc des Princes bondé et flambant neuf³⁹.

L'Allemagne nazie réussit également à politiser le football international en contraignant indirectement la Football Association à se conformer à la politique d'*appeasement* mené par le Foreign Office. Les dirigeants nazis entendaient conférer un sens nouveau au sport international et, à partir de 1935-1936, métamorphoser les athlètes

³⁷ Cf. Pierre ARNAUD, « Des jeux de la victoire aux jeux de la paix ? (1919-1924) », in Pierre ARNAUD et Alfred WAHL, *Sports et relations internationales. Actes du Colloque de Metz-Verdun 23-24-25 Septembre 1993*, Publications du Centre de Recherche Histoire et Civilisation de l'Université de Metz, 1994, p. 133-155.

³⁸ Lando FERRETTI, *Il Libro dello Sport*, op. cit., p. 225.

³⁹ Cf. Pierre LANFRANCHI, « Bologna: "The Team that Shook the World" », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 8, décembre 1991, n° 3, p. 336-346.

allemands participant à des compétitions à l'étranger en « guerriers pour l'Allemagne », en « ambassadeurs du troisième Reich », en « représentants de la race germanique⁴⁰ ». Cette volonté n'échappa ni aux ambassadeurs britanniques à Berlin Eric Phipps et Nevile Henderson, ni au secrétaire permanent du Foreign Office, Robert Vansittart. Pourtant, la diplomatie britannique fut piégée par cette intrusion de la politique sur les terrains de sport. De fait, l'idéologie de l'amateurisme qui renvoyait alors moins à une « claire distinction entre athlètes payés et non payés » qu'à une régulation du sport « par des fédérations privées principalement gérées par des dirigeants bénévoles et indépendantes de l'État⁴¹ », était largement partagée par la classe politique conservatrice britannique. Aussi, lorsque les syndicats britanniques, les associations juives et une partie de la gauche anglaise, sur la foi d'un article du *New York Times* qui affirmait qu'un footballeur juif polonais avait été tué par l'un des ses adversaires allemands sur une pelouse du Troisième Reich⁴², voulurent s'opposer au match devant opposer l'équipe d'Angleterre à celle d'Allemagne le 4 décembre 1935, le Foreign comme le Home Office firent la sourde oreille à toutes les pétitions demandant l'annulation de la rencontre. Le match devait se dérouler sur le terrain de White Hart Lane, propriété du club de Tottenham Hotspurs qui évoluait dans un quartier habité par une forte communauté israélite et comptait parmi ses joueurs et ses supporters de nombreux Juifs. Tout fut fait pour éviter un incident « regrettable ». D'autant que l'ambassadeur allemand avait informé les diplomates britanniques qu'Hitler était prêt à voir le match annulé sur ordre de Londres et que l'organisation *Kraft durch Freude* avait affrété des trains pour permettre à 10 000 supporters-touristes allemands d'assister à la rencontre. Aussi, des précautions furent prises : « par exemple, on donna seulement au dernier moment les itinéraires aux chauffeurs de bus qui transportaient les [supporters] allemands dans des enveloppes scellées⁴³ ». Malgré la présence d'une dizaine d'hommes-sandwichs portant des pancartes réclamant «*Stop the nazi match*⁴⁴», la rencontre se déroula

⁴⁰ Barbara J. KEYS, *Globalizing Sport. National Rivalry and International Community in the 1930s*, Cambridge, Harvard University Press, 2006, p. 129.

⁴¹ Richard HOLT, « Great Britain: The Amateur Tradition », in Arnd KRÜGER et William MURRAY (ed.), *The Nazi Olympics: Sport, Politics and Appeasement in the 1930s*, Urbana, University of Illinois Press, 2003, p. 70.

⁴² Brian STODDART, « Sport, Cultural Politics and International Relations: England versus Germany, 1935 », *Soccer and Society*, vol. 7, n° 1, (janvier 2006), p. 34.

⁴³ *Ibidem.*, p. 42.

⁴⁴ *Ibidem.*

régulièrement et fut facilement remportée par les footballeurs anglais trois buts à zéro devant 60 000 spectateurs.

Toutefois, sur le terrain diplomatique, l'Allemagne nazie l'avait emporté en faisant croire que le sport et la politique étaient deux choses séparées tout en multipliant les poses et gestes nationaux-socialistes. Ainsi, lors du dîner officiel, alors que Sir Charles Clegg, le président de la Football Association, stigmatisait dans son discours l'attitude des Trade Unions qui avaient oublié que le football n'était « qu'un sport », Hans von Tschammer und Osten, qui avait accompagné l'équipe d'Allemagne, célébra « le ciel bleu des relations franco-allemandes ». Portant un toast au Führer, il se joignit au chœur allemand qui entonna le *Horst Wessell Lied*.

Si la volonté de ne pas froisser l'Allemagne nationale-socialiste avait été motivée par la situation internationale et l'attaque de l'Ethiopie par l'Italie mussolinienne, ce rapport ambigu au sport persista jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Le Foreign Office se montra attentif au bon déroulement des matchs opposant l'Angleterre à l'Allemagne. Avant la rencontre du 14 mai 1938 disputée par les deux formations devant les 110 000 spectateurs du stade olympique de Berlin, à peine deux mois après l'Anschluss, Vansittart adressa une lettre officieuse au secrétaire général de la Football Association pour s'assurer que l'équipe nationale réaliserait une « performance de classe » pour le « prestige » du Royaume-Uni. Les footballeurs anglais surclassèrent les Allemands par 6 buts à 3. Mais poussés par leurs dirigeants, eux-mêmes inspirés par Nevile Henderson, l'ambassadeur du Royaume-Uni à Berlin, qui pensait qu'Adolf Hitler assisterait à la rencontre, ils effectuèrent tous, y compris le célèbre ailier-droit de Stoke City Stanley Matthews, le salut nazi avant la rencontre, en direction des dignitaires nazis parmi lesquels se distinguaient Joseph Goebbels, ministre de la propagande et Joachim von Ribbentrop, le ministre des Affaires étrangères⁴⁵.

À la différence de l'Italie fasciste, l'équipe nationale représentant l'Allemagne nationale-socialiste n'obtint jamais de résultats probants. Certes, les joueurs entraînés par le sélectionneur Otto Nerz avaient connu une période faste, lorsque, entre mars 1933 et juin 1934, ils ne perdirent aucun match international, avant de se classer à la troisième place de la Coupe du monde italienne, en battant dans le match de classement le *Wunderteam* par 3

⁴⁵ Peter J. BECK, *Scoring for Britain. International Football and International Politics 1900-1939*, Londres, Franck Cass, 1999, p. 5-6.

buts à 2. La suite fut moins glorieuse. Alors que la *Mannschaft* alignait ses amateurs-marrons, c'est-à-dire des joueurs officiellement amateurs mais rétribués sous la table, et autre athlètes d'État aux jeux Olympiques de Berlin, elle fut éliminée en quart de finale par de vrais amateurs norvégiens (0-2) et ce, devant plus de 97 000 spectateurs, l'aréopage du NSDAP et le Führer en personne qui, dépité, quitta le stade olympique avant la fin du match⁴⁶. La Coupe du monde française ne fut pas plus glorieuse. Sepp Herberger, qui, après avoir été son adjoint, avait définitivement remplacé Otto Nerz, au début de l'année 1938, ne put réussir l'amalgame entre joueurs de l'Altreich et de l'Ostmark. Dès le premier tour, l'Allemagne fut éliminée par la Suisse (2-4), entraînée par Karl Rappan, un ancien joueur autrichien qui avait fait carrière au Servette de Genève. Rappan, considérant que les Suisses n'étaient pas des « footballeurs naturels », avait inventé le « verrou suisse », une tactique encore plus défensive que le WM, autour de quatre défenseurs dont un placé en retrait, c'est-à-dire en position de libéro avant l'heure. Laissant l'initiative à l'adversaire, le onze helvétique procédait par contre et, après avoir été mené 1-2 au repos, il marqua trois buts presque coup sur coup à une équipe allemande de plus en plus désunie. Ironie du match, Rappan était un antisémite et un nazi convaincu, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à exercer à plusieurs reprises les fonctions de sélectionneur de la Suisse jusqu'en 1963⁴⁷.

Même si le football restait imprévisible, les nombreux matchs disputés entre 1933 et 1942, soit en tout 106 rencontres (69 victoires, 21 défaites et 16 matchs nuls) dont plus de 16 pour la seule année 1935⁴⁸, devaient prouver les bonnes intentions de l'Allemagne et, Ribbentrop dixit, « offraient de très favorables opportunités pour établir des contacts avec des politiciens et des hommes influents dans des champs très divers⁴⁹ ». L'exemple des rencontres de football disputées entre l'équipe de France et celle d'Allemagne fut à ce titre exemplaire. Après le premier match joué dans l'histoire entre les deux pays en mars 1931 à Colombes (victoire de la France 1-0), les deux équipes se rencontrèrent trois fois en mars 1933 (Berlin), 1935 (Paris) et 1937 (Stuttgart). Au-delà de la supériorité allemande (match

⁴⁶ Cf. Gehrard FISCHER et Ulrich LINDNER, *Stürmer für Hitler*, *op. cit.*, p. 98-102.

⁴⁷ Sur Karl Rappan, cf. Beat JUNG, *Die Nati. Die Geschichte der Schweizer Fussball-Nationalmannschaft*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2006.

⁴⁸ Christiane Eisenberg, « Histoire du football », *op. cit.*, p. 175.

⁴⁹ Cité par Brian STODDART, « Sport, Cultural Politics », *op. cit.*, p. 33.

nul 3-3, puis deux victoire 3-1 et 4-0), c'est la duplicité nationale-socialiste qui apparaît aujourd'hui remarquable. En effet, alors que les joueurs français étaient accueillis avec la plus grande cordialité et que les supporters français eurent « l'impression de circuler librement, de pouvoir s'informer sur tout, de "participer pour ainsi dire à la vie de l'Allemagne⁵⁰ » », la presse allemande se déchaîna contre la politique française et célébra les coups portés par le régime au Diktat. Alors que le *Völkischer Beobachter* rapportait que Jules Rimet avait loué « le calme et l'ordre qui régnaient en Allemagne⁵¹ » après la rencontre de mars 1933, les notes divergentes furent rares, à l'exception de celle du président du Racing Club de Paris Jean-Bernard Lévy « qui refusa une rencontre au SSV Nuremberg » après « les actions de boycott anti-juifs du 1^{er} avril 1933 et l'exclusion des juifs de la plupart des organisations sportives allemandes⁵² ».

Au-delà des relations bilatérales entre États, quelle influence cette politisation du sport exerça-t-elle sur la FIFA ? La fédération internationale entretenait un rapport ambivalent avec le monde politique. D'un côté, elle singeait d'une certaine manière la Société des nations, son Congrès annuel constituant le pendant sportif des rendez-vous de septembre au bord du lac Léman. De l'autre, elle se proclamait apolitique, tout en considérant que la géopolitique du football devait épouser celle des États. Ainsi, malgré le rôle de Hugo Meisl dans l'organisation et le prestige du *Wunderteam* en Europe, l'Anschluss footballistique fut enregistré par une lettre circulaire. Le secrétaire général (allemand) Ivo Schricker transmit ainsi aux membres du Comité exécutif l'information émanant de Vienne que l' « OESTERREICHISCHER FUSSBALL BUND [avait] à partir du [28 mars 1938] cessé d'exister comme Association Nationale indépendante et par ce fait son affiliation à la FIFA [était] à considérer comme terminée⁵³ ». De même, le Comité d'urgence de la FIFA accepta

⁵⁰ Marc BARREAUD et Alain COLZY, « Les rencontres de football France-Allemagne, de leur origine à 1970 : déroulement, environnement et perception », in Pierre ARNAUD et Alfred WAHL, *Sports et relations internationales*, op. cit., p. 118.

⁵¹ Cité par Hans JOACHIM TEICHLER, « Étapes des relations sportives franco-allemandes de 1933 à 1943 », in Jean-Michel DELAPLACE, Gerhard Treutlein et Giselher Spitzer (dir.), *Le Sport et l'éducation physique en France et en Allemagne. Contribution à une approche socio-historique des relations entre les deux pays*, Clermont-Ferrand, AFRAPS, 1994, p. 62.

⁵² *Ibidem*.

⁵³ Archives FIFA, série Comité exécutif, lettre d'Ivo Schricker aux membres du Comité exécutif datée du 29 mars 1938.

l'adhésion de la fédération slovaque au lendemain du démembrement final de la Tchécoslovaquie⁵⁴

Se ranger à la réalité des relations internationales était une chose, parvenir à démêler l'écheveau où venaient s'imbriquer étroitement considérations sportives et politiques en était une autre, d'autant que le Comité exécutif comptait deux représentants des puissances totalitaires, par ailleurs arbitres internationaux, l'*avvocato* Giovanni Mauro pour l'Italie, le docteur Peco Bauwens pour l'Allemagne. Il est parfois difficile de distinguer ce qui relevait de la fidèle application des principes qu'avait adoptés la FIFA dès sa fondation en 1904 des options idéologiques des membres qui composaient sa direction. Il semble, en tout cas, que la fidélité aux hommes qui avaient servi le football fut de mise. Ainsi, Walther Bensemman, réduit à la pauvreté par son exil en Suisse, mendiant l'hospitalité de ses amis, devint un collaborateur du périodique fédéral *World's Football* jusqu'à sa mort le 12 novembre 1934. Il reçut un vibrant hommage d'Ivo Schricker et les couronnes mortuaires de la fédération allemande, du *Kicker* et du club Phoenix de Karlsruhe⁵⁵. En 1937, l'*avvocato* Mauro suggéra de verser au conseil de tutelle chargé de veiller à l'éducation des enfants d'Hugo Meisl, une somme de 6000 francs suisses⁵⁶, plusieurs mois après la mort du père du *Wunderteam*.

Ces gestes intervinrent toutefois avant le tournant antisémite du régime fasciste. Le compte rendu de l'enterrement de Bensemman publié par *Football* et reproduit par *World's Football* présentait lui-même quelques ambiguïtés. Citant l'un des éloges funèbres prononcés alors, son auteur affirmait qu'il « y a quelque chose de plus qu'une belle vie/ une belle mort », avant d'ajouter : « De fait, c'est en chrétien que Bensemman mourut et fut enterré⁵⁷. »

⁵⁴ *Ibidem.*, Série Comité exécutif, procès verbal de la réunion des 3-4 juillet 1937 tenue à Paris.

⁵⁵ *World's Football. Official Bulletin of the Fédération Internationale de Football Association*, 15 juin 1935, n° 44.

⁵⁶ Archives FIFA, Série Comité exécutif, procès verbal de la réunion des 6-7 novembre 1937 tenue à Paris.

⁵⁷ « Quelques footballeurs ont mis en terre Walter Bensemman », *World's Football. Official Bulletin of the Fédération Internationale de Football Association*, 15 juin 1935, n° 44.

CONCLUSION

Existe-t-il un lien particulier entre football et totalitarisme? Si l'on devait étendre la comparaison à l'URSS, on serait tenté de répondre par l'affirmative. Sous Staline, la société civile du sport a été complètement remplacée par des organisations liées à la police (Dynamo) et aux grands secteurs de l'économie (Lokomotiv, Spartak, Torpedo, entre autres)⁵⁸. Le projet de subversion de l'internationalisme sportif est aussi plus radical puisqu'on refuse d'adhérer à la FIFA, une organisation « bourgeoise », tout en testant son autorité en jouant des matches en Pologne, Perse, Turquie et même en France face à des équipes appartenant à des fédérations nationales affiliées à l'organisation internationale⁵⁹. Toutefois, même si le football est pris dans le carcan idéologique dans les pays fascistes comme sous la dictature communiste, il y constitue aussi une sorte de zone grise ambiguë marqué par l'amateurisme marron (Allemagne, URSS) et le professionnalisme (Italie), le sentiment d'identité locale et des mouvements et des humeurs de foule très éloignés des belles démonstrations de masse du stade de Nuremberg ou de la place Rouge. En ce sens, le football fut peut-être un espace social de relative autonomie, toléré parce qu'il contribuait en quelque sorte à construire le consensus ou, tout au moins, à satisfaire les énergies négatives.

6. BIBLIOGRAPHIE

- Pierre ARNAUD , “Des jeux de la victoire aux jeux de la paix ? (1919-1924)”, in Pierre ARNAUD et Alfred WAHL, *Sports et relations internationales. Actes du Colloque de Metz-Verdun 23-24-25 Septembre 1993*, Publications du Centre de Recherche Histoire et Civilisation de l'Université de Metz, 1994, pp. 133-155.
- Pierre AYÇOBERRY, *La société allemande sous le IIIe Reich 1933-1945*, Paris, Points-Seuil, 1998.
- Marc BARREAUD et Alain COLZY, “Les rencontres de football France-Allemagne, de leur origine à 1970 : déroulement, environnement et perception”, in Pierre

⁵⁸ Sur le football soviétique à l'époque stalinienne voir Robert EDELMAN, *Serious Fun. A History of Spectator Sport in the U.S.S.R.*, Oxford, Oxford University Press, 1993.

⁵⁹ Voir sur cette question « soviétique », Barbara J. KEYS, *Globalizing Sport. National Rivalry and International Community in the 1930s*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.

ARNAUD et Alfred WAHL, *Sports et relations internationales. Actes du Colloque de Metz-Verdun 23-24-25 Septembre 1993, Publications du Centre de Recherche Histoire et Civilisation de l'Université de Metz, 1994, pp. 113-131.*

- Peter J. BECK, *Scoring for Britain. International Football and International Politics 1900-1939*, Londres, Franck Cass, 1999.

- Daphné BOLZ, *Les Arènes totalitaires. Hitler, Mussolini et les jeux du stade*, Paris, CNRS paréditions, 2008.

- Paul DIETSCHY,, "Le rugby sport fasciste ? Les difficiles débuts du ballon ovale en Italie sous Mussolini (1927-1940)", in Jean-Yves GUILLAIN et Patrick PORTE, *La Planète est rugby. Regards croisés sur l'Ovalie*, tome II, Biarritz, Atlantica, 2007, p. 125-143.

- Hubert DWERTMANN,, "Sportler-Funktionäre-Beteiligte am Massenmord", *SportZeiten. Sport in Geschichte, Kultur und Gesellschaft*, vo. 5, n° 1 (2005).

- Christiane EISENBERG, "Histoire du football professionnel en Allemagne", in Henri HELAL et Patrick MIGNON (dir.), "Football. Jeu et société", *Les cahiers de l'INSEP*, n. 25 (1999).

- Lando FERRETTI, *Il Libro dello Sport*, Milan, Libreria del Littorio, 1928.

- Gehrard FISCHER et Ulrich LINDNER, *Stürmer für Hitler. Vom Zusammenspiel zwischen Fussball und Nationalsozialismus*, Göttingen, Verlag Die Werstatt, 1999.

- Siegfried GEHRMANN,, "Volontà ideologica e realtà sociale : movimento sportivo operaio e sport borghese a confronto della Repubblica di Weimar", *Ricerche Storiche*, n° 2, vol. 19, (mai-août 1989), pp. 315-337.

- Antonio GHIRELLI,, *Storia del calcio in Italia*, Turin, Einaudi, 1990.

- Nils HAVEMANN, *Fussball untern Hakenkreuz : Der DFB zwischen Sport, Politik und Kommerz*, Francfort, Campus Verlag, 2005.

- Richard HOLT, "Great Britain: The Amateur Tradition", in Arnd KRÜGER et William MURRAY (ed.), *The Nazi Olympics: Sport, Politics and Appeasement in the 1930s*, Urbana, University of Illinois Press, 2003.

- Roman HORAK et Wolfgang MADERTHANER, "A Culture of Urban Cosmopolitanism: Uridil and Sindelar as Viennese Coffee-House Heroes", *The International Journal of the History of Sport*, vol. 13, n° 1, (mars 1996), pp. 139-155.
- Gianni ISOLA, "Les hérauts du foot : l'invention du reportage sportif à la radio italienne", *Sociétés et représentations*, n°7, (décembre 1998), pp. 295-307.
- Hans JOACHIM TEICHLER, "Étapes des relations sportives franco-allemandes de 1933 à 1943", in Jean-Michel DELAPLACE, Gerhard Treutlein et Giselher Spitzer (dir.), *Le Sport et l'éducation physique en France et en Allemagne. Contribution à une approche socio-historique des relations entre les deux pays*, Clermont-Ferrand, AFRAPS, 1994.
- Beat JUNG, *Die Nati. Die Geschichte der Schweizer Fussball-Nationalmannschaft*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2006.
- Barbara J. KEYS, *Globalizing Sport. National Rivalry and International Community in the 1930s*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.
- Pierre LANFRANCHI et Matthew TAYLOR, *Moving with the ball*, Oxford, Berg, 2001.
- Pierre LANFRANCHI, «Bologna: "The Team that Shook the World"», *The International Journal of the History of Sport*, vol. 8, n° 3, (décembre 1991), pp. 336-346.
- Matthias MARSCHIK, "Between Manipulation and Resistance: Viennese Football in the Nazi Era", *Journal of Contemporary History*, vol. 34 n° 2, (1999), pp. 215-229.
- Antonio PAPA et Guido PANICO, *Storia sociale del calcio in Italia*, Bologne, Il Mulino, 2002.
- Antonio PAPA, *Storia politica della radio in Italia, vol. 1. Dalle origine agli anni della crisi economica 1924-1934*, Naples, Guida Editori, 1978.
- Ferruccio PASTORE, "Droit de la nationalité et migrations internationales : le cas italien", in Patrick WEIL et Randall Hansen (dir.), *Nationalité et citoyenneté en Europe*, Paris, La Découverte, 1999, p. 95-117.

- Lorenz PEIFFER et Dietrich SCHULZ-MARMELIN (dir.), *Hakenkreuz und rundes Leder: Fussball im Nationalsozialismus*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2008.
- Ulrich PFEIL, "Le Bayern de Munich", *We are football*, dirección web (<http://www.wearefootball.org/PDF/le-bayern-de-munich.pdf>), fecha de consulta (20/11/2018).
- Sandro PROVVISIATO, "Terzini d'attacco. L'alternativa di sport e proletariato", *Lancillotto e Nausica*, n° 3, (décembre 1986), pp. 66-74.
- "Sport proletario. Gli incontri amichevoli du foot-ball", *Ordine Nuovo*, 3 juillet (1922).
- Jean SOLCHANY, *L'Allemagne au XXe siècle*, Paris, PUF, 2003.
- Brian STODDART, "Sport, Cultural Politics and International Relations: England versus Germany, 1935", *Soccer and Society*, vol. 7, n° 1, (janvier 2006), pp. 29-50.